

Mesdames, Messieurs, chers collègues et amis,

Mes premières paroles seront de reconnaissance aux Présidents François BOUSTANI et Antoine SARKIS pour cette délicate et très aimable intention de nous rendre au Professeur Jean ACAR, Robert JEREISSATI et moi-même un hommage à l'occasion de ce 20ème anniversaire de la fondation de cette Société Franco-Libanaise de cardiologie. Je les en remercie du plus profond de mon cœur,

Je voudrai, par ailleurs me joindre moi-même, à eux dans cet hommage rendu au Professeur ACAR, d'autant que je suis le mieux placé pour mesurer à leur juste valeur, les efforts déployés pour son essor et succès rencontrés; c'est dans son sillage que j'ai apporté ma contribution de sorte qu'une grande partie de l'hommage qui m'est rendu ce soir, lui revient aussi.

Si j'ai voulu créer cette société, ce n'était point, comme certains l'avaient insinué, pour provoquer un schisme au sein de la Société Libanaise déjà existante. Preuve en est, lorsque j'en fus élu son Président, par la suite, mon premier souci fut de l'y affilier, avec un statut, il est vrai d'autonomie interne mais qui n'affectait en rien les prérogatives de notre société nationale, qu'il a plutôt renforcée.

La raison réelle en plus profonde : Le LIBAN est un petit pays multi confessionnel fatalement soumis à des influences extérieures, des fois à tendance hégémonique, en compétition.

Son histoire a fait que, malgré tout, bon nombre de libanais, abstraction faite de toute appartenance religieuse ou politique, tout en revendiquant une identité, par essence arabe, ce qui ne signifie pas musulmane pas plus que chrétienne, druze ou autre, tout en restant ouvert, dans le cadre d'une souveraineté, sans partage, à des échanges avec l'extérieur toujours enrichissants, bon nombre de libanais ne veulent pas se départir d'un culturalisme français qui fait partie intégrante de notre patrimoine culturel national et nous vaut des relations spécifiques avec les pays attachés à ces doctrines idéologiques, tout à notre avantage et c'est à cette visée que fut créée cette société.

Perdre cette identité ou simplement l'abâtardir ferait fâcheusement perdre au LIBAN son image dans le monde.

Je souhaiterai, avec votre permission, m'arrêter ici, pour un court intermède à connotation politique que je considère être de mon devoir d'évoquer. Force est de constater que le pays est en voie d'évolution opposée vers un sectarisme communautaire de plus en plus radicalisé qui, pour le moins qu'on puisse dire et sans vouloir jouer les Cassandre, ne présage rien de bon.

Je suis convaincu que la majorité du pays est révoltée contre la situation actuelle mais elle est silencieuse, velléitaire et fut muselée, lors des récentes élections où elle aurait pu davantage se révéler, par une loi électorale inique d'une absurdité encore inégalée. J'entrevois quand même une lueur d'espoir dans une jeunesse intellectuelle nouvellement formée, encore insuffisamment organisée mais déterminée, multiconfessionnelle qui a su s'élever par son niveau de culture précisément au dessus de stériles et nocifs fourvoiements sectaires. Il lui appartiendra d'œuvrer pour prendre la relève un moment venu.

Cela dit, et pour en revenir au sujet de cette séance, j'avoue que j'ai eu beaucoup de peine à me reconnaître, dans le portrait que vient de tresser de moi le Pr. SARKIS. Je veux mettre cette méprise sur

le compte d'un sentiment de longue et profonde amitié qu'il me porte et qui l'a fait m'apercevoir au travers d'un prisme flatteur.

Quoiqu'il en soit, il est une qualité qu'il a tue, sans doute, par pure modestie personnelle car rien, en général, ne lui échappe et que je me vois contraint de m'octroyer moi-même. S'il est vrai, mon cher Antoine que j'ai réussi ma carrière professionnelle, c'est essentiellement parce que j'ai eu le mérite de savoir m'entourer de collaborateurs de grande valeur, comme vous.

J'ai terminé, en effet, mes études de spécialisation à une époque où le cathétérisme cardiaque était la dernière acquisition technique et où Paul SAVY écrivait, dans son traité de thérapeutique : "Le cœur a enfin livré ses derniers secrets et ajoutait dans une envolée lyrique : Serions- nous aux portes de l'immortalité" ?

La réalité fut qu'une décennie à peine écoulée après mon retour au LIBAN, la médecine que j'avais apprise était devenue complètement désuète et dépassée dans l'approche diagnostique et thérapeutique du malade. De nouvelles techniques inexistantes jusque-là, comme l'échocardiographie, rapidement complétée par le bi puis le tridimensionnel et couplée au Doppler, la coronarographie, les scans, la chirurgie à cœur ouvert pour ne citer que les principales, avaient émergé et transformé cette spécialité dans tous ses aspects.

Tous les cardiologues déjà installés de ma génération entreprirent comme moi-même de les apprendre et se mirent à les pratiquer tant bien que mal mais je dirai avec tout le respect que je leur porte beaucoup plus mal que bien, voulant devenir des touche à tout, ils se sont réformés de fait en des touche à la médiocrité.

Personnellement, j'ai vite compris, qu'il était impossible désormais qu'un cardiologue puisse à lui seul cerner la cardiologie dans toutes ses ramifications et qu'une sous-spécialisation s'avérerait obligatoire à l'avenir. Nommé chef de service à l'Hôtel-Dieu j'ai décidé de m'engager dans cette voie et recruté une nouvelle équipe composée par ordre chronologique de Salim NASSIF, Roland KASSAB, Antoine SARKIS, Georges BADAWI, Elie SALAME, Simon ABI JAOUDE, Rabih AZAR. Chacun d'entre eux était dévolu exclusivement à une seule sous-spécialité de manière à pouvoir la parfaire au mieux du possible et afin d'éviter tout conflit de nature financière, certaines sous-spécialités étant plus rentables que d'autres, j'instituai un système de masse commune d'honoraires avec une répartition par des pourcentages pas très écartés pondérés par des coefficients basés sur des activités académiques et autres facteurs. Et c'est en réunion plénière du service que les décisions médicales étaient prises à partir des résultats rapportés et de façon collégiale. *(il n'y avait pas de tiers bloquant)*

Je voudrai aujourd'hui remercier chacun d'entre eux pour sa compétence, sa compréhension, la confiance qu'il mit en moi, son dévouement, un esprit de convivialité. Ce fut une première au LIBAN.

Le succès du service et sa notoriété ne se firent pas attendre et je ne veux pour témoignage que l'avis de professeurs étrangers de passage qui l'ont visité et reconnu publiquement qu'il soutenait la comparaison avec les meilleurs services de leur pays respectif. Je ne cite pas celui du Pr. ACAR qui pourrait être jugé à tort de partialité.

Si je relate l'historique de ce service, à cette occasion, c'est parce que dans l'hommage qui m'est rendu ce soir, une grande partie provient de cette équipe et je manquerai de justice et d'équité, en l'occultant.

Du reste, je me sens encore plus fier de l'avoir formée que si j'avais réussi en solitaire, si tant est que ce fut possible.

Je voudrai terminer cette allocution par un cri d'alarme que je me sens moralement tenu de lancer face à une inconscience collective.

La profession médicale est au seuil d'un bouleversement cataclysmique, des progrès inimaginables sont en voie de réalisation à une vitesse vertigineuse difficile à suivre. La robotique est en train de se substituer au médecin. Je ne citerai que quelques exemples à titre illustratif :

Un neurochirurgien a pu opérer à distance un malade hospitalisé dans une autre ville en l'observant sur un écran télévisé et manipulant des manettes et boutons sur son tableau de bord qui ont guidé un robot dans le bloc opératoire de cet hôpital lequel a extirpé une tumeur cérébrale avec plus de précision et sécurité que la main de l'homme.

Des IRM peuvent sur un patient alité avec ses habits sur la table d'examen pendant moins de 3 minutes seulement, l'explorer de la tête aux pieds et recueillir par des scans rotatifs rapides et une imagerie adaptée des centaines de milliers d'informations.

Une intelligence artificielle incorporée recueille ces données, les traite par des calculs appropriés en quelques minutes alors qu'il faut à l'homme des années, je dis bien des années pour les effectuer naturellement et permet, ce faisant de dépister au niveau des poumons ou du foie des tumeurs d'une taille infime et y différencier même des cellules cancéreuses.

Ces appareils sont prévu sur le marché dans un délai pas plus long que 3 à 4 ans

Au niveau du cœur les examens tridimensionnels parviennent à reproduire des clones virtuels, sorte d'hologramme qui font apparaître le cœur exactement comme il est en train de battre réellement dans la poitrine et visualisent des plaques d'athérome à leur stade, je dirai embryonnaire sur des artéριοles d'1 mm de diamètre.

Le diagnostic établi par la machine, un logiciel de 1ère génération pourra y ajouter les traitements, d'autant qu'ils sont déjà, pour la plupart codifiés et programmés d'avance. Songez que le moins sophistiqué des Smartphones que chacun de nous possède dans sa poche renferme plus de puissance que les ordinateurs qui ont envoyé un homme sur la lune le 18 juillet 1969.

Cette machinerie remplacera des centaines de médecins de spécialités variées, pour un travail plus efficace, plus rapide et plus assuré et une réforme fondamentale, je dirai même ontologique de la médecine tant au niveau des études que de sa pratique est obligatoire.

Loin de moi l'intention de vous présenter un tel projet de réforme mais face à cette évolution inéluctable je ne peux regarder ces promotions d'étudiants actuels sans m'interroger sur leur devenir et celui de la médecine ?

Ils vont se retrouver au terme d'une jeunesse irrécupérable et d'années d'études arides, en une pléthore monstrueuse, avec un bagage de connaissances complètement déphasées, inadaptées dont la majeure partie sera aussi inutile à l'exercice de leur profession que le furent les 14 branches de la maxillaire externe ou les 13 chefs d'insertion musculaire sur la ligne âpre du fémur ou les dimensions du trou ovale

de l'os iliaque que les médecins de la génération du Pr. ACAR ou moi-même ont appris par cœur juste pour réussir leurs examens et concours et en définitive seront voués à un chômage de masse.

Faute désormais et urgemment de numériser stricts et ajustés aux besoins du pays, de programmes d'études radicalement modifiés, remodelés en fonction des exigences de l'informatique de la digitalisation numérique, dorénavant incontournable, ils seront sacrifiés sur l'autel d'un progrès non maîtrisé et Jean-Claude BRIGHELLI aura eu raison de qualifier les facultés actuelles de " fabrique de crétins": dans son livre au sous-titre éloquent et significatif de : " La mort programmée de l'école".

Que restera-t-il aussi de la médecine ?

Dans un récent débat télévisé, sur l'impact de ces progrès à l'échelle de la société en général car ils ne concernent pas que la médecine, Luc Ferry, ancien ministre de l'Education Nationale, en France et philosophe de renom, déclarait : La robotique pourra remplacer l'homme dans tous les domaines mais elle ne pourra jamais remplacer le cœur de l'homme, l'entendre évidemment au sens figuré du terme.

Dans le contrat moral, en effet, que signe implicitement à un médecin, un patient qui le consulte, il y a une part métaphysique, immatérielle, de réconfort purement humain que recherche le patient qui le différencie totalement du contrat qu'il signe à un banquier pour une gestion de fortune ou à un avocat pour défendre ses droits. C'est cette part qui a de tout temps fait la grandeur et la noblesse de cette profession, même à l'époque où la médecine n'avait presque rien d'efficace à offrir le plus souvent. Qu'elle ait accompli ces progrès gigantesques actuels, que la robotique remplace le médecin dans la part matérielle de sa pratique, et offre des moyens de plus en plus élaborés et performants de diagnostic et de traitement, c'est tant mieux et tant mieux et l'on doit s'en réjouir mais elle ne pourra jamais le remplacer dans sa composante immatérielle de réconfort humain que seul peut procurer le médecin et qui maintient de tout temps sa devise pérenne depuis Hippocrate : "Guérir quelquefois, soulager plus souvent, consoler toujours".